

Nous avons laissé passer, sans le mentionner jusqu'ici, un événement qui laissera longtemps son souvenir dans la mémoire de la population du Jura. La guerre sanglante et terrible qui se livrait depuis le mois de juillet 1870 entre la France et l'Allemagne, n'avait apporté dans notre pays que de lointains échos; les armées en présence s'étaient approchées plusieurs fois des frontières gardées par nos bataillons sans jamais pénétrer sur le sol suisse, lorsque, à la fin de janvier 1871, à la suite d'un armistice convenu entre les combattants, l'armée de l'Est commandée par le général Bourbaki et qui avait été exclue de cette suspension d'armes, se vit acculée à la frontière suisse et dans la nécessité de se servir de notre territoire, soit comme théâtre de nouvelles luttes, soit comme dernière retraite, pour mettre fin à une résistance désormais inutile.

Avertie par la marche rétrograde de l'armée française sur Pontarlier et par les combats désespérés qui se livraient en avant et autour du fort de Joux, la Suisse se hâta de concentrer à l'ouest les forces dont elle disposait en ce moment et fit quelques nouvelles levées.

Le bataillon vaudois N° 45, arrivé la veille du 31 janvier, était cantonné à la Vallée et échelonné depuis le Pont au Bas-du-Chenit. Le matin du 1^{er} février, le commandant Groux venait de recevoir ordre d'expédier deux de ses compagnies à Vallorbe, comme renfort pour recevoir une colonne de l'armée en retraite, lorsqu'un premier détachement français, avec équipage et 120 chevaux arriva soudain par le chemin des Mines, annonçant à sa

suite plusieurs milliers d'hommes qui allaient arriver par le Risoud. Le commandant suspendit l'envoi de ses hommes à Vallorbe, et demanda de nouvelles instructions ; un contre-ordre arriva tout de suite. La neige était tombée abondamment pendant les mois de décembre et de janvier, les jours précédents le froid avait été très vif et le temps rigoureux ; l'arrivée de cette armée par les chemins de la forêt, en plein hiver, en pleins frimas, était faite pour surprendre, mais aussi pour ouvrir les cœurs à des sentiments de compassion qui se manifestèrent dès le premier instant : devant ces débris d'un grand désastre, à la vue de ces soldats infortunés, éclopés, rompus de fatigue, dont beaucoup étaient malades, mourant de froid et de privations, la population ne pouvait que faire un accueil sympathique ; elle n'a fait en somme que ce qui est dû au malheur.

Les premiers arrivants et les chevaux avaient été parqués sur la petite place d'armes du Sentier ; ils ne tardèrent pas à être suivi du gros de la colonne, appartenant essentiellement au corps d'armée du général Bressole et à la division Cremer ; elle déboucha au Bas-des-Mines entre dix et onze heures du matin et défila sans interruption jusqu'au soir, fantassins et cavaliers, officiers, tapins et soldats de tous les corps arrivant pêle-mêle à travers la forêt ; les armes étaient déposées en tas séparés près de la maison de Tivoli, à droite et à gauche du chemin. La milice locale avait été mise sur pied au premier signal ; elle fut employée à escorter les premiers convois de prisonniers qu'il s'agissait d'évacuer sur la plaine pour faire place aux nouveaux arrivants ; après un instant de repos, où chaque homme recevait quelque nourriture, les corps réorganisés à la hâte étaient dirigés sur Cossonay.

Le chemin des Mines, au-dessus du Solliat et du Sentier ne fût pas le seul par lequel les Français entrèrent à la Vallée ; il en arriva sur le Pont et les Charbonnières, par le Pré Gentet et la Grand'Combe, environ 500 hommes ; par le chemin chez Claude au-dessus du Lieu 650, par le

chemin des Piguet et le Chalet Capt, au-dessus du Brassus, environ 300 hommes ; tous ces arrivants furent reçus et désarmés par les diverses compagnies du 45^{me} bataillon. Les corps de troupes offrant encore l'apparence de la discipline et qui entrèrent à la Vallée en ordre de marche régulier furent les 32^{me} et 57^{me} régiments d'infanterie de marche, la 3^{me} légion du Rhône, les 83^{me} et 86^{me} mobiles de la Gironde, une compagnie du génie, les francs-tireurs vendéens ; après cela et confondus avec le gros de la colonne, des détachements et des soldats isolés appartenant au premier régiment de zouaves, au 6^{me} de dragons, quelques lanciers, quelques tirailleurs algériens, etc.

Il fallut pourvoir tout de suite au casernement de ces hommes ; la population improvisa spontanément un service des subsistances ; chaque église, chaque maison d'école, chaque habitation se trouva bientôt transformée en infirmerie, en logements ou en cuisines militaires ; un long cortège de gens, bourgeois ou militaires, suisses ou français, serpentait sur toutes les routes ; le Sentier et les autres villages de la Vallée retentissaient du bruit des commandements et des appels du clairon, et quand la nuit fut venue des feux de bivouac s'allumèrent dans les rues et sur les places publiques.

Le lendemain, 2 février, il entra encore un millier d'hommes avec neuf canons ; une grande partie de l'armée en retraite passa la nuit du 1^{er} au 2 février à la Vallée, le 32^{me} régiment fut caserné au temple du Sentier, le 57^{me} au temple du Brassus, et un nombre très considérable dans les maisons particulières, salles d'école, hangars, etc. Nulle part l'ordre ne fut troublé, et tous ces soldats français se montrèrent étonnamment dociles à la discipline imposée par les circonstances, et reconnaissants pour les soins dont ils furent l'objet.

Ces troupes, quoique talonnées de près par l'ennemi ne furent pas inquiétées au dernier moment ; des corps entiers de la division Cremer purent filer de Mouthe sur les

Rousses et Morez sans avoir à livrer combat ; deux ou trois milles entrèrent à la Vallée, partie française, par le Bois d'Amont et rejoignirent les Rousses sans emprunter le territoire suisse. Le 3 février quelques promeneurs de la Vallée qui passèrent le Risoud en curieux, rencontrèrent aux environs de Chaux-Neuve des patrouilles de hussards qui appartenaient aux troupes allemandes cantonnées depuis Foncine.

Cependant à la suite de cette irruption de 80 000 hommes ajoutés à l'effectif des bataillons fédéraux, venus en partie de la Suisse allemande pour occuper la frontière, l'encombrement était tel, sur toutes les voies de communications et dans toutes les parties des cantons de Vaud et de Neuchâtel, qu'il fallut suspendre un moment l'évacuation des internés français. Le 2 février, des craintes au sujet des ressources et des vivres nécessaires, commencèrent à se manifester ; dans beaucoup de maisons on avait fabriqué du pain toute la nuit, et l'on était au bout des provisions de farine, d'autre part la neige pouvait recommencer à tomber et la tourmente glaciale qui avait signalé les derniers jours de janvier pouvait fermer de nouveau les communications. Il n'était pas facile de nourrir longtemps un tel surcroît de monde ; voyant cela, et à la demande des autorités locales, le commandant Groux obtint l'autorisation d'acheminer sur la plaine, et déjà dans l'après-midi du 2, le 57^{me} de marche qui passant le Marchairuz fut dirigé sur Bière ; le même jour ce qui restait de la division française prenait la route de Mont-la-Ville. Le 3 février il n'y avait plus à la Vallée que les égrenés, les trainards de tous les corps, au nombre de 1800 à 2000, qui suivirent également le départ ce même jour. Bon nombre d'entre eux durent être recherchés dans les maisons particulières, où ils n'auraient demandé qu'à rester.

Le nombre des soldats de l'armée de Bourbaki qui ont passé à la Vallée de Joux, pendant ces trois jours, ont été évalués à 12 000, avec 500 chevaux et 9 canons.

Il ne restait plus, le 4 février, que les éclopés et les malades ; ces derniers furent installés dans des locaux organisés en infirmeries, soignés par des médecins de l'armée fédérale et par des gardes-malades de la localité.

Le chalet de la Tomassette fut consacré à ceux d'entre eux qui étaient atteints de maladies contagieuses ; tous ces malheureux guérèrent, à l'exception d'un seul, qui trop malade pour donner son état civil et son nom, mourut inconnu et loin des siens au chalet de la Tomassette, où le passant peut voir le modeste monument élevé sur sa tombe.

Ce ne fut pas sans en subir quelques conséquences malheureuses que notre vallée fut traversée par cette rapide invasion ; outre le chômage du travail, déjà fortement arrêté par l'état de guerre, la santé publique s'en ressentit, et si la peste bovine, qui accompagnait alors les armées, ne passa pas la frontière, il n'en fut pas de même du typhus, de la dysenterie et d'autres maladies contagieuses qui firent plusieurs victimes au milieu de nous.

Mais attachons-nous plutôt au souvenir du bien qui souvent résulte d'un mal, du côté consolant qu'on trouve à chaque épreuve surmontée ; cet événement n'a-t-il pas été la cause d'une manifestation de l'esprit de charité et de confraternité qui devrait régner toujours entre les hommes. Si nous avons été heureux d'atténuer quelques souffrances, de témoigner quelque sympathie, nous avons eu, d'autre part, l'occasion de resserrer les liens d'affection et de patriotisme qui nous unissent à nos chers confédérés ; nous avons eu au milieu de nous, pendant cet hiver mémorable, nos compatriotes bernois, argoviens, thurgoviens, vaudois..., etc., et nous avons gardé de leur séjour à nos foyers ce sentiment d'union dans un même culte pour la patrie, et de foi dans ses destinées, qui est une force pour l'avenir.